

Le rire de Sarah face à l'idolâtrie du Père, ou la révolution procréatique et le brouillage des idolâtries

Mylène Botbol-Baum

Il semble toujours au grand public que les avancées biotechnologiques sont responsables de la déstructuration de nos représentations de la filiation, de la parentalité, de la reproduction. Il m'a semblé amusant de jouer de l'anachronisme et de rappeler que Sarah était la première femme à avoir bénéficié d'une reproduction assistée, par un technicien divin certes mais tout de même !

Ce pacte de fécondité de Sarah avec Dieu a aussi signalé le début du patriarcat dans nos grands récits occidentaux articulant l'idolâtrie du créateur et de la fécondité dans la hiérarchie du masculin et du féminin. Face à ces questions graves et idéologiquement chargées véhiculées par les divers visages de l'idolâtrie contemporaine, je prendrai un recul historique pour dédramatiser la diabolisation de la technique tout en essayant de souligner les véritables enjeux de la question biopolitique multidimensionnelle qu'est devenue la création médicalement assistée puis la question du clonage thérapeutique et reproductif qu'elle a engendré.

Je m'appuierai pour cela sur deux traditions. La première est la tradition grecque, à travers l'œuvre de Platon, magnifiquement analysée par Luce Irigaray. Elle traite de la question fondamentale du sexe de la philosophie : "comment conjurer la cécité sur l'originel ? Comment sortir de la spéculogamie qui aveugle ?" Et qui file la même métaphore de l'allégorie de la caverne au fantasme *de l'œuf transparent* et manipulable. Comment dans cette répétition s'est déplacée la question des femmes et leur désensorcellement du mouvement d'ascendance et de descendance dont les degrés de perfection de l'allégorie de la caverne, relève, dans un déni de la finitude du corps, de la reproduction a-temporelle de l'idée ?

La deuxième tradition est ma tradition Hébraïque, avec laquelle je suis en dialogue critique. C'est donc en tant que femme, philosophe engagée dans l'immanence des débats bioéthiques contemporains que j'aborderai la question de l'idolâtrie de la reproduction assistée qui renoue selon moi avec les utopies unisexuées et leurs signifiants.

Je poserais que l'idolâtrie n'est pas toujours du côté que l'on croit, plus souvent utilisée comme insulte que comme description de pratiques de repli sur soi.

J'articulerai cette notion avec le regard que je poserais sur Sarah, matriarche, première femme à avoir bénéficié d'assistance à la reproduction dans l'histoire biblique. S'agissait-il de sorcellerie, de miracle ou de métaphore idolâtre ? Je noterai le lien que la pensée hébraïque a établi entre idolâtrie et sorcellerie tout en distinguant comme le fait Lévinas dans un texte célèbre intitulé "*désacralisation et désensorcellement*", deux termes qui sont souvent confondus :

*"La sorcellerie cousine germaine du sacré, parente un peu déchuë, la sorcellerie est la maîtresse de l'apparence, la société vraiment désacralisée serait donc une société où s'arrêterait le manège impur de la sorcellerie qui fait vivre plutôt qu'elle n'aliène le sacré, la véritable désacralisation tenterait de séparer positivement le vrai de l'apparence, peut-être même de séparer le vrai de l'apparence essentiellement mêlée au vrai. "*¹

Surtout, Lévinas nous dit, dans une perspective spinoziste qui ne lui est pas habituelle et signale la vision participative à la création de la tradition hébraïque qui lui a permis d'être en phase avec les avancées scientifiques tant que la co-naissance ne relevait pas de l'idolâtrie ou de l'illusion. :

*"Si vous connaissez les mystères de la création, vous pouvez comme le Mahahal de Prague fabriquer un objet en apparence surnaturel. C'est autorisé. Ce texte nous enseigne donc le ridicule qu'il y aurait à imposer des limites aux possibilités humaines. A bas les superstitions réactionnaires et les effrois devant le progrès technique ! Pourvu que l'illusion ne nous abuse, nous pouvons tout oser, même la fabrication de la viande synthétique. Sarah ne s'occupait pas de sorcellerie, Ni Rébecca, Ni Rachel, ni Ruth ni Bethsabée, soyez tranquille pour la dignité de la femme biblique. Soyez tranquille pour la dignité du féminin en soi. "*²

Qu'est-ce donc que la sorcellerie, n'est-ce le fait de regarder au-delà de ce qu'il est possible de voir, sortir des limites et ne pas s'arrêter à temps ? La sorcellerie est Hubris, démesure du savoir lui-même. Le sens de la sorcellerie dans les textes talmudiques est de dire non au plus Haut (mais Rosenzweig ne nous apprend-il pas que "je" est un nom sonore ?) Désobéissance ou résistance face à l'incertitude ? Ce débat nous semble faire écho au débat contemporain opposant scientisme et science. La dignité de l'humain et de l'inhumain serait liée au respect du sacré de la vie mise en danger par la sorcellerie qui émanerait de la

¹ Lévinas, Du Sacré au saint page 90

² Lévinas, cinq nouvelles lectures talmudiques, désacralisation et désensorcellement, pages 82-121, « Du Sacré au saint », les éditions de minuit

démésure du savoir et réduirait par exemple l'embryon à un vulgaire amas de cellule !
Toute la question sera de savoir où sont les idolâtres ?

1.1 Idolâtrie des possibles

Refuser l'idolâtrie c'est pouvoir dire, face aux biotechnologies que certains idolâtrèrent et d'autres diabolisent dans le même mouvement : Il n'y a pas de sorcellerie. Le sacré aurait-il dégénéré dans les prestiges de la technique ? Toute technique ne vise-t-elle pas à produire le même pour échapper à l'altération sans retour qu'est la mort ? Que devient dans ce scénario qui n'a rien de contemporain, le pouvoir de procréer ? Serait-ce la sorcellerie suprême pour les femmes qui ont acquis des droits reproductifs sur leur corps et sont perçues comme des sorcières toutes puissantes, alors que les technologies de la reproduction assistée sont perçues comme le savoir le plus haut ?

Comment corriger la hiérarchie arbitraire entre les sexes tout en les considérant égaux devant la nécessaire désacralisation du vivant ? Comment ne pas se raconter les mêmes histoires de sorcellerie idolâtre, de la magie de Sarah enceinte grâce à Dieu ou des femmes enceintes grâce à la technique ? Comment retracer le fil narratif à travers les mutations génétiques de l'idolâtrie dans l'histoire ?

Marie José Mondzain déclare qu' "Il est plus facile d'interdire une image que de permettre de penser. "³ Je dirais plutôt que Comprendre l'idolâtrie de l'image est la condition du pouvoir penser.

Je tenterai de comprendre l'idolâtrie comme la cristallisation utopique de toute forme de discours qui prétendrait à l'éternité, par l'exclusion de l'altérité, du mouvement de l'engendrement qui exige l'autre que soi pour naître, et fait place à l'autre pour mourir.

Je ne voudrais pas emprunter la voix de Cassandre pour parler des mutations de la filiation biologique et sociale contemporaine. La peur a trop souvent été l'outil de l'idolâtrie d'un passé dont l'engendrement annoncerait la mort. N'y a-t-il pas dans cette angoisse du changement, dans l'incertitude qui caractérise notre siècle naissant, une idolâtrie irrationnelle de la sacralité de la vie qui, d'un point de vue anthropologique, est incompatible avec celui de la génétique du développement dans lequel la différence entre vie et mort à travers le phénomène de l'apoptose⁴ ne fait plus sens ? Dans quelle forme de

³MJ Mondzain, cité dans l'introduction au colloque par Bernard Van Meenen

⁴ *Apoptose* : mort cellulaire programmée. Elle est aujourd'hui l'un des phénomènes les plus fascinants de la biologie moléculaire Elle est impliquée dès le développement embryonnaire et apparaît comme un principe

malentendu le discours figé de l'anthropologie nous met-il face aux avancées biotechnologiques ? Pourquoi ce malentendu le rend-elle inefficace à réguler les applications sociales de la science ?

Je ne suis pas aussi sûre que Hans Jonas⁵ de la fonction heuristique de la peur. C'est une autre raison de ma référence au Rire de Sarah et à la fonction du rire de l'humour et de la joie, comme antidote aux pensées idolâtres. Je les définirais comme les pensées de la suspension du sexuel et de l'engendrement.

Pourtant, nous savons combien l'idolâtrie se métamorphose à travers l'histoire. Car même si elle est à la recherche de la figure du même, elle consiste à conjurer sa mutation.

1.2 Le sens du rire de Sarah face aux fantasmes de réversibilité de l'ordre générationnel

Le désir d'échapper aux contraintes naturelles qui associent la naissance à la mort est à la source du rêve d'immortalité et d'"entre soi". Il implique le rejet du féminin dont l'homme a besoin pour procréer. Peut-être n'est-ce pas le rejet du sujet féminin mais du rappel que pour survivre à soi dans l'autre, il faut procréer avec l'autre. Le rêve d'immortalité reste donc chimérique.

Nous retrouvons dans les techniques de reproduction assistée le fantasme de l'imaginaire patrimonial qui consiste, comme le dit Françoise Héritier, dans "*le rapport sexuel non nécessaire, le dépassement des contraintes temporelles grâce à la congélation, la possibilité d'avoir plusieurs mères et non une seule, ou même pour ce qui est des hommes de pouvoir procréer après leur mort.*"⁶

Revenons à Sarah. Le détour anachronique nous permettra d'établir des paradigmes et dédramatiser le débat actuel sur le clonage. Il a mené à l'idolâtrie envers la vulnérabilité du pré-embryon comme si la forme qu'il contenait était l'humanité tout entière. Je situerais le retour de cette négation de l'altérité du féminin, essentiellement dans sa dimension fantasmatique du déni du devoir de pro-création, par une tentative de fabrication de l'humain qui donnerait l'illusion d'une autonomie face à la référence à l'autre à qui je dois ma naissance dans une dette qui signale la dé-maîtrise sur mon existence.

actif. Elle commence par le déclenchement d'un programme spécifique et se distingue ainsi de la nécrose. Son principe actif rend la frontière entre vie et mort poreuse. C'est ce qui nous intéresse ici dans le questionnement autour de la sacralité de la vie. Voir à ce propos le livre très éclairant de Jean-jacques Kupiec et Pierre Sonigo, "*Ni dieu ni gène, pour une autre théorie de l'hérédité*", Seuil 2000.

⁵ Hans Jonas : *Le principe de responsabilité*, Seuil

⁶ Héritier Françoise, *Masculin féminin 2* page 215 et suivantes. Références complètes?

L'histoire de Sarah met en scène l'idolâtrie de la fécondité comme étant fondée sur le récit imaginaire selon lequel la filiation ne se fait que par le père. La femme ne serait qu'un accessoire (kli en hébreu) qui assiste au projet de la création de l'humanité sans en être jamais l'origine ni le fondement.

Le rire (*tzok* veut dire rire et raillerie en hébreu) de Sarah n'est-il pas en soi une mise à distance ironique face à cette idolâtrie de la filiation unisexuée dont nous analyserons les différents visages ? Nous n'avons pas inventé la confusion des genres. Elle s'ajoute aujourd'hui à la confusion organisée entre statut biologique et statut social. Tout se passe comme si la loi naturelle avait été remplacée par sa version plus scientifique, le déterminisme génétique. Or, le darwinisme et l'approche déterministe du vivant ont été remis en cause par la biologie moléculaire elle-même. On pourrait se demander si la génétique ne reproduit pas l'idéalisme platonicien. Dans les deux cas, le monde est doublé par un autre monde qui en est l'explication ou la cause, lorsque les modèles biologiques participent du hasard-sélection, l'incertitude permet de résister précisément à toute idolâtrie.

L'idolâtrie dont le référent est l'Un, échappe en effet à la pensée complexe et aléatoire. Son mouvement relève de la fusion dans l'Un, comme si l'idolâtre avait pour *conatus* de se séparer du devoir d'être soi mais, paradoxalement, du désir de vouloir se perpétuer comme soi dans l'autre, *sans l'autre*. C'est précisément pour moi la définition de la filiation, dans laquelle l'altérité du féminin n'est utilisée que comme vaisseau corporel pour aller plus loin que soi vers soi. L'idolâtrie est "*production reflétant une servitude immanente aux pouvoirs que l'humanité s'accorde à elle-même.*"⁷

1.2.1 Sarah, mère de la filiation patriarcale

Sarah est la première matriarche, sœur de son époux et mère de son fils qui met en crise l'idolâtrie de la filiation "père-fils". Elle est censée être la première mère de la sortie de l'idolâtrie qui permettra à Jacob, "celui qui marche tordu" et est donc encore idolâtre, de marcher droit en devenant "Israël", le monothéiste non-idôlatre, celui qui ne se fie pas à la re-présentation. Ce qui change dans la perspective hébraïque, par rapport au récit platonicien, c'est qu'il inscrit le messianisme de l'éternité dans le futur antérieur de l'histoire. Nous passons de l'antériorité des matriarches au projet de la filiation par le père rendu possible par un pacte entre Sarah et Dieu. La servitude est inscrite dans le nom même de Sarah puisque Sarah peut être traduite par "servante de Dieu" ou "ministre de Dieu". On a longtemps enseigné dans les traditions hébraïques et grecques, fondant toutes deux les

⁷ Irigaray Luce, *Spéculum*, page 82

schémas de pensée de la civilisation occidentale, que la finalité naturelle de la femme était d'être un Kli ⁸, un réceptacle, un outil de la fabrication des générations de père en fils. Le golem comme la femme sont des êtres imparfaits et reçoivent l'influx divin. L'histoire du golem est intéressante pour notre propos en ce qu'elle hésite à considérer la création de la vie par l'homme du côté de la magie et donc de la pratique idolâtre ou même de la technique qui elle est licite.

J'adopte donc comme horizon de la pensée deux récits fondateurs cruciaux face à l'émergence de l'idolâtrie ou l'utopie de la reproduction a-sexuée. Je la qualifierai de pétrification du dire en dit, pour reprendre une figure lévinassienne.

L'allégorie de la caverne de Platon magistralement analysé par Luce Irigaray m'a permis, comme étudiante de philosophie puis plus tard comme professeur, de me positionner en tant femme dans le discours philosophique. En effet, dès "Spéculum", Luce Irigaray offrait une lecture genre de l'allégorie de la caverne de Platon qui dessine la scène philosophique. Platon répétera dans une filiation sans faille jusqu'à Hegel

"La femme ne prend pas une place agissante dans le devenir de l'histoire, car elle n'est jamais que l'opacité encore indifférenciée de la matière sensible, réserve de substance pour la relève du soi, ou l'être comme ce qui est était ici et maintenant. Redoublement d'un présent de l'énonciation, où il n'est déjà plus car déjà passé dans l'universel." Le but de l'allégorie de la caverne de Platon est précisément de sortir de la caverne utérus pour se constituer une origine idéale, "matrice reculée à l'infini de l'idée." ⁹ : c'est bien dans la femme qu'est l'élément matériel et dans l'homme la subjectivité. Il s'agit, nous dit Irigaray, de trancher la contiguïté généalogique. La formation philosophique consiste à couper l'enfant de toute relation empirique avec le matriciel.

"On déracinera donc le prisonnier de cette conception, de cette naissance, par trop naturelle pour le renvoyer à une origine plus éloignée plus élevée, à un archétype par rapport auquel il aurait à se re-co-naître. Naître serait magnifié par le co-naître. L'impact de l'allégorie de la caverne sur la hiérarchie masculin féminin en occident." ¹⁰ :

⁸ *Kli* (outil, contenant) en hébreu pourrait aussi être entendu comme k-li que l'on traduirait par « comme pour moi » et signifierait l'hétéronomie ou la soumission à la loi divine comme la condition de la liberté. J'ai exploré ces thèmes dans ma thèse intitulée "*Lévinas et Sartre ou l'hétéronomie comme condition de l'autonomie*". 1992

⁹ Luce Irigaray, *Spéculum*, de l'autre femme, Les Editions de Minuit 1974, p. 365 et suivantes.

¹⁰ Idem

Luce Irigaray nous a offert une relecture de l'idéalisme platonicien dans son œuvre maîtresse qu'est "Spéculum". C'est dit-elle,

*"Du mythe de la caverne qu'on peut par exemple ou exemplairement repartir. Pour le lire cette fois comme métaphore de la matrice ou parfois terre. Tentative de métaphorisation, procès de détournement ... Socrate raconte que des hommes de sexe non spécifié séjournent sous terre dans une demeure en forme de caverne. cet antre possède en guise d'entrée un long passage couloir, col, conduit, menant vers la lumière du jour ... Cet artifice théâtral est exigé pour votre entrée dans le fonctionnement de la représentation de la différenciation des sexes, temps phallique tournant le dos à l'origine, au féminin. "*¹¹

Mais aussi pourrions nous ajouter, au sensible, au mal qui se dessine selon un paradigme binaire et va, comme le dit Françoise Héritier, conditionner la hiérarchie entre les sexes et les rapports de parentalité. Nous semblons condamnés à la reproduction comme répétition du même. Ce spectacle est enchaîné par la réminiscence à laquelle la pensée doit être fidèle. Elle ne peut donc l'altérer. L'on comprend alors la force du tableau qui ose montrer l'origine du monde derrière les coulisses et en faire une image immanente dont la transcendance est immédiatement visible.

La caverne de Platon est un spéculum c'est à dire "un antre de re-flexion". Il s'agit déjà d'être fidèle à la re-production spéculaire du même et d'exclure toute forme d'altération, d'altérité. Cette idée obséda l'histoire de la philosophie jusqu'aux philosophes du soupçon. Les féministes ensuite révéleront les coulisses de ces machinations philosophiques et restitueront à Diotime la place usurpée par Socrate. Grâce encore à des magiciens imagiers. Le matriciel est rejeté du côté de l'informe et de l'a-morphe, transmué par analogie en scène de théâtre où avancent masqués des persona, des visages. Nous voyons que le discours philosophique qui sépare le féminin et le masculin, l'immanent et le transcendant, est du côté du discours magique, du discours idolâtre qui prétend avoir le code pour différencier l'origine de la copie, le vrai du faux.

Quel est, à travers ces simulacres, l'enjeu de cette mise en scène si ce n'est le pouvoir sur la pro-création ? Pour aller vite nous dirons que les Grecs semblent résoudre la question en traitant par le mépris le corps et en prétendant que la hiérarchie s'impose entre accouchement des corps et accouchement des âmes : la maïeutique socratique est assurance d'immortalité alors que la naissance par le corps ne nous révèle que la violence de la mortalité. Je laisserai ouverte cette question pour l'instant. Je tenterai de répondre à partir de la rive hébraïque de la pensée, en dessinant une tension encore vivante entre deux scènes de la représentation du monde qui n'ont cessé de hanter l'occident.

¹¹ Idem, p. 301

Ce mythe de la caverne a-t-il son équivalent fantasmagorique dans la pensée hébraïque ? C'est mon hypothèse : le pacte entre Sarah et Dieu, négocié par Abraham, qui se conclut par le sacrifice d'Isaac et mène à la mort de Sarah, est la mise en scène du côté hébraïque de la filiation patriarcale et de l'instrumentalisation (consentie ?) du féminin. Là se jouent le kli (outil-receptacle) et le ke-li (comme pour moi)sacrificiel.

2. Sarah la re-production assistée : Sorcellerie miracle ou idolâtrie ?

2.1 De la rive grecque à la rive juive et retour

On pourrait dire sans beaucoup forcer le trait que Sarah a été la première femme de l'histoire à bénéficier de la reproduction assistée. Quel est le sens de cette dé-naturalisation ? L'accès à la sainteté, la sortie de la pensée magique des idolâtres ?

« Sarah conçut et enfanta un fils à Abraham quoique âgé, à l'époque précise où Dieu l'avait promis »¹²), en dérogation aux lois naturelles.

Dans la pensée juive, l'idolâtrie est souvent rapprochée de la sorcellerie. Ma vision est autre en tant que féministe car les sorcières étaient précisément celles qui, par leur pouvoir, désacralisaient l'ordre hiérarchique du patriarcat, à l'image de Lilith.

Qu'en est-il de la matriarche Sarah ? La pensée hébraïque est certes beaucoup plus pragmatique et matérialiste que l'idéalisme platonicien, mais qu'est-ce que cela change pour Sarah ou la dignité des femmes en général ? Quel rôle de médiation lui fait-on jouer ? Celui de la sacrifiée entre l'étranger et l'autochtone ? Lévy Strauss a montré dans "Les structures élémentaires de la parenté", que "le thème de la prohibition de l'inceste oblige à donner la femme ou à l'échanger". Est-ce là le prix de la réconciliation entre le même et l'autre, l'autochtone et l'étranger ? Nous apprenons aussi que le langage de la médiation est celui de la beauté et relève de la re-présentation. En lui remettant en main son destin, Abraham oblige Sarah à se presser sans identité, en pariant sur sa sainteté, son naturel souci du prochain.

"Par toi seront heureux tous les peuples de la terre"¹³ :

Cette joie du corps contraste avec la triste aliénation des esclaves de la caverne de Platon, qui est fécondité et non l'idée que lui aurait fabriquer l'ovaire qui lui manquait ¹⁴ (genèse

¹² Genèse 21, 2

¹³ Genèse 12,

¹⁴ genèse rabba, Chapitre 47

rabba, chapitre 47), non pas l'intervention technique ou miraculeuse de la fécondité mais la capacité de la perfection d'une joie partagée. C'est certes, un autre idéalisme, que l'idéalisme platonicien. Il a néanmoins enfermé Sarah dans le sacrifice de soi pour devenir mère de son peuple, *à condition de mourir à temps*.

« *Qui eut dit à Abraham que Sarah allaiterait des enfants ? Eh bien j'ai donné un fils à sa vieillese* ». ¹⁵

Ce dernier tronçon altère la perfection du geste. Car il faut aussi des limites à l'éthique de la sollicitude qui s'inscrit dans la capacité d'être un quant à soi pour faire place à l'autre.

« *La promesse de l'enfant, marqué par le double rire des parents, se conforte par ce désir de paix, la paix entre le même et l'autre devant veiller sur la libération des deux sexes qui consiste par la fécondité à l'ouverture à un temps, pour l'au delà de la mort avec la venue du fils, la possibilité d'un destin différent du sien propre.* » ¹⁶

Mais au-delà de ce beau projet d'un couple encore idolâtre, que nous dit le rire de Sarah ?

L'enjeu du récit de la Genèse est la constitution d'un peuple à partir d'un père, Abraham, dont les fils, et non les filles, seront marqués par l'alliance de la circoncision entre Dieu et le père (qui deviendra dans le christianisme Dieu le Père), alors que l'alliance avec la mère est celle de la fraternité. La référence incestueuse est dissoute dans le rapport à cet autre féminin relié à la même origine transcendante. Les commentateurs disent d'ailleurs que Sarah, avant d'être la mère d'Isaac, était une étoile représentant "*la Midat a Din*" ¹⁷, la mesure de justice.

Mais si nous savons Qu'Abraham est fils de Terah, lui-même descendant de Seth, nous ne savons rien des ascendants de Sarai. Elle est reliée au seul Abraham dont elle est à la fois la sœur et l'épouse. Et la confusion est créée pour Pharaon et pour Abimelec, roi de Gherar.

Par là, Abraham signalait aux autres peuples la rupture de l'échange exogamique, premier moment dans la constitution d'un groupe de femmes juives nécessaires au respect de la loi.

Comme le montre là encore Martine Leibovici : « Les juifs doivent épouser des juives, l'alliance entre peuple ne pourra plus se faire par l'échanges des femmes. Sarai serait donc fille de Terah, affiliée à la bonne branche, celle de Seth. Mais On ne sait rien de la mère de Sarah.... » ¹⁸

¹⁵ Genèse rabba, idem

¹⁶ Catherine Chalier, *Les matriarches* Sarah , Rebecca, Rachel et Léa , p. 48, le cerf 1985

¹⁷ Cette information m'a été apportée par Henri Atlan lors d'une conversation sans que je n'aie pu en vérifier la référence exacte

¹⁸ Martine Leibovici « Le féminin dans la genèse »

Elle est la première mère nommée après Eve. Ainsi, la première femme juive l'est par son père. Elle est la nièce d'Abraham car elle est la fille de son frère Haran. L'inceste Père-fille est ainsi détourné. Mais le récit est néanmoins fondateur dans le mythe de la naissance du peuple. Mythe qui est à l'origine du messie, lui même fils de David.

Dans la sphère hébraïque, en et pour ¹⁹ son mari, la femme perpétue le lien à son propre père. Dans ces épousailles, les mères sont celles qui restent en retrait : ni celle d'Abraham ni celle de Sarah ne sont nommées. Dans les lignées ne sont nommées que les femmes qui sont mères des fils. Luce Irigaray remarquait, sur le rapport de la femme à son origine dans "Speculum", que *"Si la femme veut plaire à l'homme, elle doit s'identifier à sa mère ... celle de l'homme, évidemment. La femme peut ainsi retourner à l'origine, à condition que ce ne soit pas la sienne."*

2.2 Peut-on imaginer une filiation par les fils et pas par les filles ?

Dans sa thèse ²⁰, Martine Leibovici souligne que "Sarah est la première femme qui prend la parole depuis Eve, mais alors que Dieu avait puni Adam d'avoir cédé à la voix de son épouse, voilà qu'il enjoint Abraham d'obéir à la voix de Sarah lorsqu'elle ordonne de chasser Agar et son enfant Ismaël car c'est de son fils à elle que doit advenir Isaac Si Eve se proclamait elle-même Origine à l'égal de Dieu en affirmant :

"J'ai acquis un homme avec Dieu"

Sarah, de manière plus servile (Sarah veut aussi dire servante de dieu), commente la naissance d'Isaac de la manière suivante :

*"Dieu m'a donné une félicité et quiconque l'apprendra me félicitera. Qui eut dit à Abraham que Sarah allaiterait des enfants ? eh bien j'ai donné un fils à sa vieillesse. "*²¹

Sa procréation est donc bien une procréation assistée, la première de l'histoire. Dieu est la véritable cause de la naissance d'Isaac que Sarah a eu l'honneur de porter. Dieu à envoyé un enfant à Abraham par l'intermédiaire de l'assistance qu'il a donné à Sarah, pas vraiment femme mais sœur d'Abraham.

¹⁹ Au nom là encore de l'homophonie entre kli (outil) et qli (comme si c'était pour moi)

²⁰ Martine Leibovici, « *Le féminin dans la genèse* », thèse pour le doctorat du III^e cycle, dirigée par Julia Kristeva, 1983. Certains chapitres ont été publiés dans la revue "Tel-quel"

²¹ Genese

2.2.1 L'infertilité comme révolte ou indisponibilité au don

Abraham nomma le fils qui venait de lui naître. La seule filiation entre la mère et le fils est le rire de sa mère qui le nomme et rappelle sa surprise de ne pouvoir sortir de la naturalité de sa condition que pour laisser place à qui laissera la place à Sarah. Et fera du féminin le principe hétéronome de la création, condition de possibilité d'inscription de la filiation créatrice de tout un peuple. Sarah a ri à l'annonce de cette maternité invraisemblable et s'est distancée de l'acte de pro-création naturelle pour faire place à cet autre qu'était Isaac, fécondé par la perfection de ce rire même, qui est une forme de libération de son existence mortelle à travers la filiation. Mais nous avons vu que cette naissance tardive était contre nature : des femmes lui apportèrent chacune son enfant et Sarah a pu les allaiter. Un commentateur rapporte ainsi les paroles d'Abraham :

*"Ce n'est pas le moment d'être humble, découvre tes seins que chacun se rende compte des miracles du saint béni soit-il".*²²

Une fois de plus Sarah n'y est pour rien. Elle est cli (instrument), lieu d'accueil du miracle, défaite d'un temps sans avenir. Mais comment articuler don de soi et affirmation de soi ? Le rire de Sarah n'est-il pas raillerie devant la tâche surhumaine qui lui incombe ? Présageait-elle qu'Abraham allait être complice de sa mort en idolâtrant le fils plus que l'acte de don qu'est la naissance d'un fils ? L'un peut-il souffrir justement pour la souffrance inutile de l'autre ?

La stérilité est clairement présentée comme une *indisponibilité au don*. Mais il n'y a aucun principe actif du côté du féminin que cette passivité reconnaissante face au don, même lorsqu'il semble contre nature. L'essentiel est que Sarah sache que cette vie ne lui appartient pas, soumission ou résistance à l'idolâtrie de la perpétuation de soi, entre soi ? Cet invraisemblance du peuple juif qui naît *contre nature* d'une femme ménopausée est un scénario fantasmatique récemment rejoué par les biotechnologies de la reproduction. Il montre par antinomie que, si le premier médecin architecte du monde a pu le faire pour Sarah, la technique permet aujourd'hui de le réaliser de manière a-sexuée, par la technique des bio-pères et fait émerger à nouveau l'idolâtrie du moi.

Le nom d'Isaac est au futur : « il rira », d'où sa perfection Plotin mentionnera d'ailleurs que si tous noms bibliques ont été modifié sauf celui d'Isaac, c'est parce que sa nature était assez parfaite pour ne pas nécessiter un changement de nom. Il annonçait pourtant

²² Midrach rabba

comment ils riront de ce peuple invraisemblable, né de la technique d'une reproduction assistée pour la matriarche Sarah. Dans la culture hébraïque qui reste une culture du passage (ivri)²³ et de la transgression dès le premier fils, la représentation classique du rapport nature-culture est bousculée : l'importance de la dimension symbolique s'inscrit dans la nature comme le propre de l'humain.

Naître n'est pas une question naturelle, c'est l'inscription du devenir humain qui est une altération de la nature. C'est ainsi que le juif n'est pas gardien de l'Être mais gardien de l'Autre, comme l'a bien analysé Lévinas. Seul le rire permet à Sarah de prendre un recul face à la finitude de son corps envahi par le verbe transformateur du divin.

Le rire de Sarah serait donc bien un rire ironique qui répond à l'incroyable de ce peuple qui n'est que d'être malgré, si son rire renvoie au mais de la ménopausée qui signifie sa propre limite naturelle il n'y a pas de limites pour son médecin divin qui peut modifier ses organes. Elle rit de la distance prise par rapport à la nature et permise par cette collaboration, cet assentiment avec Dieu. Il d'agit d'un marché, comme le marché d'Eve avec l'ange Ramael. Mais c'est Isaac qui hérite de ce rire, qui est circoncision, alliance²⁴, non pas du déterminisme du corps, mais de sa relation à la nature elle-même. Grâce à Sarah, les femmes seraient plus que nature. Elle ouvre par le rire la voie à l'avenir de l'humain dans une compétition ouverte avec Hagar qui elle s'est inscrite dans la reproduction naturelle où la fécondité n'est pas que corporelle. Elle doit être accompagnée d'un signe qui s'énonce dans le changement du nom, de Sarai en Sarah ; l'alliance du féminin et du divin par la médiation de la parole. C'est ce récit qui a fait croire aux femmes juives qu'être un kli ou un cli valait mieux que d'accéder à soi; que la maternité était plus que le pouvoir dans la synagogue; que le corps bien que séparé créait plus que les livres. Pourquoi alors Sarah nie-t-elle avoir ri ?

Quand les émissaires dirent à Abraham : Où est Sarah, elle est dans la tente. l'un deux reprit certes je reviendrai à toi à pareille époque et voici un fils sera né à Sarah ton épouse . Elle rit et Dieu demanda des comptes sur le rire de Sarah qui répondit : Je n'ai point rit. Dieu parle par la bouche de Sarah et le rire n'est-il pas déjà une transgression de ce contrat par le dire du corps, qui lui fera donner un fils à Abraham et mourir de peur pour Itzhak?. Un rire dans sa bouche et le fils donné par Dieu porta le nom de son rire. C'est le seul acte créatif et transgressif de Sarah.

²³ Le mot hébreu se prononce *ivri* et veut dire passeur, voire transgresseur.

²⁴ Là encore, circoncire se dit en hébreu *brit-milah*, alliance avec le mot, la parole.

Ainsi, comme dans les mythologies grecques, la femme n'aurait été que médium, que cli. Elle ne possède pas son corps, elle est possédée dans son corps par la parole de l'autre. C'est pourquoi, lorsque Sarah parle, ses paroles sont suivies d'effet. C'est un pacte faustien entre Dieu et elle pour pouvoir enfanter un fils qui portera le nom de son désir.

Hagar n'était inscrite que dans l'ordre du naturel et s'adressa à Dieu directement. Mais sa liberté ne fût inscrite qu'au présent puisqu'elle fût bannie après la naissance d'Ismaël ; On dira d'ailleurs d'Ismaël qu'il a hérité de la passion de l'indépendance et la soif de liberté de sa mère, fille-mère. Le contrat biblique est clair : la femme vertueuse et soumise est inscription dans l'histoire, la femme insoumise est des-inscription de l'histoire.

Martine Leibovici nous dit qu'après Abel et Cain, Isaac est le premier homme dont la mère ait un nom. Sarah vient donc en quelque sorte racheter l'arrogance d'Eve.

Ce n'est qu'à travers le sacrifice d'Isaac que va s'inscrire la fonction paternelle :

l'idolâtrie est donc bien dans l'idolâtrie de la filiation de soi. Le meurtre du père n'est pas loin, ni les représailles puisque le petit fils réincarne le grand-père. Grâce au totem, le père peut assumer sa fonction, faire place aux générations futures et inscrire la lettre de la loi dans la force qui va de la nature.

Qu'est-ce qui est posé par le sacrifice manqué d'Isaac ? N'est-ce pas la signification symbolique à la renonciation à une part de soi, qui consiste à accepter que son futur est inscrit dans le nom du fils ?

2.3 Scénario fondateur et sa parodie :le fantasme contemporain de clonage

Le clonage remet-il en question ce pacte en voulant faire du père et du fils d'éternels contemporains ? la continuité idolâtre du même en même et l'effacement de l'altérité impliquent une coupure au présent et la mort de soi pour que le futur soit le futur de l'autre. Est-ce le rire ou l'effroi qui nous protègent le mieux des dérives de l'idolâtrie de soi ? La Nature est cette puissance qui fait naître. Pourtant, la naissance d'Isaac pourrait être qualifiée par certains de naissance contre nature.

Spinoza savait que cette lutte contre l'idolâtrie (il en a fait l'essentiel de son activité philosophique), œuvre de la raison, n'avait cessé de provoquer des haines : la raison brisait l'image idéale de soi; les statues que les idolâtres élevaient en miroir pour mieux adorer la pérennité du soi.

Comment, dans la poétique du divin, sortir de toutes les formes d'idolâtrie et la plus fondamentale, celle qui consiste dans la séparation entre l'âme et le corps, la hiérarchie du corps et de l'âme, l'un étant placé du côté du féminin et l'autre du côté du masculin ?

Dans un texte magnifique, "*désacralisation et désensorcellement*", Lévinas définit l'idolâtrie comme démythologisation du religieux :

*"le sacré est la pénombre ou fleurit la sorcellerie...cousine germaine du sacré. "*²⁵

Il ajoute,

*"Partout où les hommes dominent la société une certaine équivoque s'attache à l'humanité de la femme, sainte ou sacrée ?" Lévinas ajoute, "cette domination masculine est contingente et l'on peut se demander si ce n'est pas une dégradation de l'essence du féminin qu'opère le charme de la sorcellerie, irréalité fonctionnant comme trace du surréel. "*²⁶

En effet, la sorcellerie consiste à regarder au-delà de ce qu'il est possible de voir, à fermer les yeux à l'immanence pour chercher les étoiles ... Sortir des limites et ne pas s'arrêter à temps. La sorcellerie n'est pas une perversion païenne mais la tentation du peuple saint lui-même.

Comme la sorcellerie, l'idolâtrie est la démesure du pouvoir lui-même, perversion de tous ceux qui cherchent le vrai. L'idolâtrie étant du côté du vouloir-savoir de la création est vice, que même la justice ne peut résoudre. La sorcellerie est un genre dont l'espèce est l'idolâtrie dès qu'elle est transgression démesurée de la limite et réduirait le sacré au degré de l'immanence ? Oui si nous étions dans une perspective dualiste, mais la référence critique de Lévinas est ici étonnamment le monisme de Spinoza. La question réelle est de ne pas confondre sorcellerie et idolâtrie : comment différencier la sorcellerie exercée par Moïse et celle des sorciers du Pharaon dans l'exode, sorcellerie avec ou sans intermédiaires.

2.4 Désacralisation et désensorcellement

L'intuition de Lévinas consiste à faire un parallèle entre la diabolisation de la technique et la sacralisation de l'ordre naturel, entre l'illusion déployée "*par les bénéficiaires des spéculations boursières*" (p103) et une technique raisonnable, mise au service des buts humains.

²⁵ Lévinas « Du sacré au saint » page 89

²⁶ idem page 93

Dans le débat contemporain entr²⁷e technophiles et technophobes, Lévinas intervient et les renvoie dos à dos en jouant sur les mots sabbat et shabbat : citant Abayé, il nous dit, "la halakha sur la sorcellerie ressemble à la halakhah sur le shabbat. "

L'interdit et le permis ?

"Si vous connaissez les mystères de la création, vous pouvez comme le Mahahal de Prague fabriquer un objet en apparence surnaturel. C'est autorisé. Ce texte audacieux nous enseigne donc le ridicule qu'il y aurait à imposer des limites aux possibilités humaines. A bas les superstitions réactionnaires et les effrois devant le progrès technique. "

Qu'est ce qui marque la limite de la technique et de la sorcellerie la loi des habbath qui est loi de séparation et de différenciation entre masculin et féminin saint et sacré. C'est à dire maintenir pour l'humain la capacité de s'arracher²⁸ (mashiah) à l'ordre des nécessités et à l'engrenage des choses. Autrement dit être capable d'articuler déterminisme et liberté ? Transcendance et immanence. ?

Il s'agit comme l'enseigne Hayim de Volozin dans « Nefesh ha Hayim » « d'accepter de renoncer aux conséquences pratiques de la toute puissance apparente de la pensée en l'homme tout en revendiquant en principe cette toute puissance, comme programme de recherche infini.

Comment assurer qu'un détournement idolâtre du savoir ne soit pas opéré ? Qui éloignerait de la sainteté ?

Paradoxalement nous dit Atlan, "Nous trouvons chez Giordano Bruno une certaine spiritualisation de la magie naturelle, et nous voulons suggérer qu'un tel accent sur la spiritualisation et l'abstraction est peut-être l'origine lointaine où l'on peut trouver les clés de la séparation radicale que nous connaissons aujourd'hui, bénéfique bien que, pour certains difficile à assumer, entre d'un côté sciences et techniques dépersonnalisées, et de l'autre l'éthique de la personne."²⁹

Dans la pensée juive, métaphoriquement, le souvenir serait une activation masculine (une virilisation). Le fait de garder en mémoire (une gestation) serait une fonction féminine, activation fécondatrice du souvenir, à la fois activation d'un passé et concept de naissance qui expliquent la légitimation de la fabrication-souvenir du golem. Qui permet d'élever

²⁷ Lévinas, idem page 114

²⁸ Le messie se dit massiah en hébreu qui pourrait ici être traduit comme arrachement à la figure du même vers l'autre, arrachement à l'idolâtrie.

²⁹ Atlan Henri, préface au Golem de Moshé Idel ,page 16, les éditions du Cerf,1992 pour la traduction française de « Mystical traditions on the artificial anthropoid », State University of New York press, 1990

l'homme au rang d'agent responsable (car par sa mémoire) du tissage du corps de l'infini à partir du sefer yetzirah.³⁰ Sorcellerie ou sainteté ? Comment différencier là encore activité idolâtre et activité responsable ? Masculin et féminin ?

3. L'univers est langage mais pas code génétique

L'idée que l'univers est langage et que les formules sont créatrices est au cœur des sociétés humaines qui ont tenté de maîtriser leur environnement naturel (animisme anthropocentrique). Cette folle croyance dans le pouvoir magique des mots a été reprise par un certain discours génétique prométhéen. Elles ont néanmoins établi une séparation grâce au calcul impersonnel et contribué au désenchantement du monde, dont certains se lamentent encore. Confusion là encore entre magie et sorcellerie ? Pensons à la cybernétique et à l'efficacité du logos dans la maîtrise du vivant. La peur du décodage du génome humain n'est-il pas un retour des magiciens ? Se serait-on trompés de côté ? Les magiciens garderaient la mémoire stérile, refuseraient le risque de la gestation de ma mémoire accoucheuse de concepts ?

La pensée juive partant du fait que torah veut dire science, ne considère pas le savoir comme une révolte contre dieu mais sa sortie du tzimtzum, de la division du sens, «un chemin d'ascension vers la sainteté, la rencontre orgasmique entre la mémoire et la fécondité de cette mémoire ? L'homme qu'il s'agit de créer est à la fois féminin et masculin. La pensée moniste est réalisée et nous libère de l'idéalisme platonicien qui avait cru devoir hiérarchiser entre le pouvoir d'enfanter de Diotime et la maïeutique conceptuelle de son fils. Il ne s'agit pas de contempler les concepts mais de les activer grâce au pouvoir matriciel.

3.1 Retour par le biais technique à l'homme primordial ?:

naturée et naturante n'est-ce pas là une forme de réconciliation Dans le troisième genre de connaissance de Spinoza, la nature est possible entre féminin et masculin. L'idolâtrie serait dans le monisme qui ne ferait pas de place à l'altérité, au féminin ?Après ces hypothèses successives, nous pouvons répondre que : si idolâtrie de la reproduction il y a, c'est que, comme l'anthropologie nous l'a appris, procréation et filiation servent des intérêts collectifs. Le droit collectif qui fonde le social passe avant la revendication individuelle des femmes. Si les sociétés traditionnelles avaient exclu le primat de l'individuel et du

³⁰ ou livre de la création.

biologique, on peut désormais établir la filiation par le critère de vérité génétique, qui implique une prééminence du gène sur la loi. N'est-il pas temps de faire l'éloge de l'imperfection du hasard au moment où les techniques de reproduction assistée ne pourraient plus faire rire Sarah ? Car loin de l'éloigner de sa condition naturelle, elle naturalise la technique. Tout se passe comme si l'ordre naturel perturbait l'ordre social ou que la limite était si poreuse qu'elle perdait de sa pertinence. Les femmes qui luttèrent pour leurs droits reproductifs nous ont fait comprendre *que le privé était politique*. Les enjeux de pouvoir entre les sexes sont énormes autour des nouvelles formes de reproduction qui ont mené à la possibilité de penser le clonage reproductif. Mais à tout ceux qui rêvent de réaliser leurs fantasmes, il n'est pas inutile de rappeler que le clonage ne permet pas de se reproduire tout seul.

Quelle est le programme socio-politique, qui après la révolution qui nous avait symboliquement débarrassé du patriarcat reproduirait l' utopie de la possibilité de créer ex-nihilo de nouvelles formes de filiation. Nous voyons bien que malgré ce qu'une certaine bioéthique fondée sur l'heuristique de la peur voudrait nous faire croire, il ne s'agit pas d'idolâtrer la reproduction naturelle et de diaboliser la reproduction assistée. Les enjeux tournent encore et toujours autour de la place que nous sommes capables de donner à l'altérité.

3.2 Au delà de la sorcellerie technique , la sacralité de la rencontre :

Ce qui est rassurant du point de vue pragmatique, le point de vue des femmes, c'est que toutes les techniques, aussi artificielles soient-elles, utilisent deux gamètes. Elles aboutissent donc à une rencontre et non à une simple re-production. L'idolâtrie consiste bien, à travers la pérennité des fantasmes à vouloir échapper à la libre condition humaine, à croire que l'on peut se passer d'altérité.

La réalisation technique de ce fantasme en serait décevante : nous avons bien vu en effet que les hommes rêvent moins de *métensomatose que de métempsychose*.³¹ Et se heurte à cette limite qui les définit : Il n'y a toujours pas d'identité possible sans altérité. Le féminin et le masculin devront bien continuer à collaborer. Mais pourquoi pas sans hiérarchie comme le propose Héritier ? Dans la joie de la perfection qu'est la rencontre entre masculin et féminin, la jouissance d'être des naissants ? Qu'importe dès lors la technique qui permet la rencontre entre hier et demain, entre féminin et masculin ?

³¹ Françoise Héritier, « Masculin féminin » conclusion du volume 2,

Mylène Botbol-Baum